

Second jalon d'illumination

# Les heures de cendres

Médéric Degoy

le Puch 66730 Sournia

0624961856

[mederic@degoy.net](mailto:mederic@degoy.net)

## Prologue

Chaque point fort est un point de faiblesse –  
on s'endort sur un acquis de plomb

# I

Je lis comme en un livre ouvert  
mon ami qui, broyant du noir,  
confond l'amour et le miroir  
de l'égo qui montre à l'envers :

sa vie est partie en lambeaux !  
Ses constructions de survivance  
ploient sous des boulets d'ingérance  
et des confrontations d'égo...

Sa vie est partie en lambeaux :  
doit-il en recoudre les pans  
ou soulever le voile blanc  
qui, déchiré, filtre ses mots ?

La lumière, épaisse et poisseuse,  
infiltré le tissu cendré ;  
il se tord, fait des simagrées  
pour cacher à nouveau l'heureuse.

L'égo fait des excès toxiques !  
Le tissu est empoisonné :  
Qu'on sente sa fragilité,  
il se referme, analgésique.

Au cœur de l'homme, on croit le bois !  
Pourtant, c'est terre où l'on réside,  
et les idées qui nous président  
bloquent notre air – ferment nos voies.

Le tissu se renoue, coulant,  
chaque déchirure est piquée  
de produits faits pour oublier  
celui qui est au fond, vraiment.

Ces drogues étouffent notre terre  
et leur engrais trop raffiné  
l'épuise, en boisant les idées,  
rameaux d'impulsions délétères.

\*\_\*

La destruction métastase !  
et l'égo se repaît d'orgasmes  
à exciter dans ce marasme  
et faire chef en Irascie !

Là : le Vrai, le Joyau, le Cœur,  
enfermé dans le tissu lourd  
cousu d'émotions sans détours,  
ne peut que souffrir la rancoeur.

Lui seul éteindrait la violence,  
quand la voix de l'égo est seule  
à recouvrir les deux linceuls :  
« Reste mort ! Fais mon existence ! »

Lui seul, étouffé, voir l'amour –  
Il crie que l'autre n'est pas lui !  
De chaque déchirure luit  
le seul, unique et vrai discours.

Il dit ce qu'est au vrai la vie :  
l'égo est parti en lambeaux  
et veut recoudre ses morceaux ;  
lève tes voiles, et sois, ami !

## II

Des fourmis roses à deux pattes et deux bras  
bâtissant un dôme d'illusions

Elles récoltent une moisson d'argile  
en croyant à l'hiver phonétique

L'agitation que le jour leur octroie  
ne les voit empiler que le son

Sèche au soleil le Vrai, abandonné ;  
il ne germera pas en leur terre.

Le cœur d'insecte aux idées arrêtantes  
est peiné de leur aveuglement

Il bat le vide à la mesure creuse  
où le réel s'efforce de surseoir

Soleil de l'est, éclaire mes amis –  
ils ne voient que la boue qui les fige !

Imprègne-les de ton eau lumineuse  
en qui graine de Vrai s'épanouit !

La Peur, cancer aux idées filandreuses  
étouffant notre monde intérieur

montre la voie bénéfique à l'égo  
et par où notre damnation passe –

un cœur de cendres, étouffé satisfait,  
ne pouvant que tenir ses promesses –

l'heure de cendre est une heure perdue  
qui paresse en chemin d'allégresse.

Travaille, ami ! L'amour est résilient !  
Le phénix est aux cendres en son nid !

Un inconnu qui sommeille en ton centre  
est l'ami que je veux découvrir !

Quand verras-tu les fourmis sans chitine,  
non-réserves pour un non-hiver,

accumulées de détresse hystérique –  
et le froid qui ne viendra jamais –  
et la graine absente de la cosse –  
et l'esprit absent de ses pensées –  
et le cœur absent de ta présence

Pleure ta belle en qui le monde est mort –  
et prions qu'il lui soit révélé !

N'est libre, l'homme où l'égo s'enracine  
et devient le maître des humeurs...

Ton long chemin ne sera sans souffrance  
à celui qui mène tes besoins

Mais l'autre en toi, celui que mon cœur voit,  
aura paix, conscience et délivrance.

De larmes est fait le val où l'homme croît –  
de larmes le chemin de ta croix !

Mais le chemin de joie existe aussi –  
ils se joignent en terres amies.

Chaque sentier, dans la montagne aride,  
est ouvert à la force des bras ;

Dissemblables, les faces à la cime ;  
chaque route a ses hauts et ses bas.

De joie, de peur, d'ascèse ou de lumière,  
chaque point cardinal est un tout ;

de dévotion, connaissance ou service  
sont les sols qui soutiennent nos corps.

L'indication de mon chemin intime  
n'aura sens en aucun de tes pas ;

mais, me tenant au creux de la montagne,  
mon regard se portant vers le haut,

vers ce lieu en moi – longtemps maintenant :  
parcours-point, sans longueur ni durée –,

les spires de pierre<sup>ii</sup> y levant les âmes  
à la force du poids du passé,

je sais trouver – prochain déjà vécu –,  
au point où les horizons s'éclairent,



où chaque route apparaît parcourue,  
chacun des pas ayant été foulé  
d'incarnations sans cesse révolues,  
  
chaque sentier, de mon âme cyclique  
ouvert, de vies ayant tout exploré,  
  
je sais trouver, un jour, ce que je sais depuis toujours.

### III

Le silence, trop épais –  
Des particules de savoir  
Des particules de vouloir  
Et des molécules d'envies.

Trop de murs, construits trop hauts.  
L'enfance, passée à classer  
L'adulte, heureux de s'enfermer –  
Tant d'hommes cessent la recherche !

Trop de matière inutile.  
Faut-il un tremblement de terre,  
faut-il un feu dans la forêt  
pour apercevoir l'Unité ?

Trop de choix qu'on a pas faits.  
L'enfant contient le tout, informe.  
L'adulte, si fort – ou si faible ? –,  
étouffe à ne pas libérer  
ce qui lui a été caché –  
l'Or : son Joyau, son Cœur, son Vrai.

Trop de pensées inutiles.  
L'intellect, outil ou obstacle ?  
Ce que je sais, je ne le sens –  
Ce que je sens, je ne le sais.

Trop de questions sans réponse.  
Et, quand la question disparaît  
c'est que la réponse, évidente,  
était en moi depuis longtemps.

Trop de seuils – et trop de moi.  
Le miroir du temps me renvoie  
mon sentiment d'être accompli  
que je ne peux toucher du doigt.

Trop d'heures, où le temps m'évite.  
Je sais, un jour, être arrivé  
mais ma conscience est au départ  
et bouille de retrouver l'art  
et le chemin qu'elle connaît.

Trop de savoir, mais pourquoi ?  
Je sais savoir : ô damnation !  
faut-il oublier le chemin  
pour qu'il apparaisse à mes pieds  
qui sont impatients de chercher  
et qui remplissent mes pensées  
d'envies de courir ce connu ?

Trop de science, et d'ignorance !  
Que m'importe tout ce savoir  
si je ne fais le premier pas  
dont le savoir ne suffit pas  
à dessiner la direction  
qu'on ne connaît que sans connaître ?

Pour avancer : reculer –  
Mon intellect en opposé –  
Tant de travail à déconstruire –  
Le chemin sera révélé –  
Encore un moment oublieux –  
Ce que je sens, je ne le sais –  
Ce que je sais, je ne le sens

## IV

### La haie caduque

Il est énorme, le pas en avant  
quand l'humain enfin lève la tête !

Ce qui ne semble avoir ni queue ni tête  
élabore un brouet enivrant

J'aspire au cœur, et ce que mon cœur souffle  
est au-delà de mon intellect

Il me suggère des vues fantastiques  
et des cirques et des fêtes foraines

Il fait des mondes où chacun, tout-puissant,  
invité à faire solipsiste

use son corps, second et plus léger,  
à fourbir un éther égoïste.

Que de pensées interfèrent mon cœur  
et y créent de tierces mélodies !

Combien de gens ont vu leur vérité –  
et combien différente des autres !

Chaque illusion est un puissant aimant  
à l'égo en quête de pouvoirs !

Il est terrible, le pas en avant  
si le guide est celui qui se masque ;

Il est si fort, le pouvoir du mental –  
le vainqueur lascif de l'occident

a occis, dans nos corps, le cœur intime,  
lui qui seul en silence s'exprime.

\*\_\*

Je prends le plus grand commun diviseur :  
le seul à rassembler mes accords ;

- jette le brillant, engrais d'intellect :  
je n'ai plus de faible pour les fables ;

- jette le néon, qui attire au piège ;  
et maintiendrai mon fort, dans l'effort.

Je trace en mon corps la frontière sûre :  
mon vainqueur écrira son histoire ;

Côté intellect – maître d'illusions –  
les dogmes, les fables et les crampes<sup>iii</sup> –

Côté intuition – mon essence intime –  
je laisse le vrai se révéler.

\*\_\*

Ma haie caduque abrite pépiements :  
ces mêmes, qui migrent en mes terres

J'attends l'hiver où l'égo s'exfolie :  
Que tombent les feuilles idéales !

Les ombres sont courtes et la chaleur, sourde  
au creux de l'été intellectuel

La belle saison est trop facile à vivre !  
Mais, prévoir un hiver sans moineau ?

Mes bois, feuillus, couvrent, denses, ma terre,  
lui cachant le soleil délétaire

Morte saison ne n'est que pour l'égo

Neige d'hiver illumine la terre

C'est dans le froid que l'effort est sincère

Rameaux à nu révèlent la lumière





## V

## Les instants sinusoïdes

Comment conserver les fruits de l'indolence ?  
On y trouve, amers, des pépins de raison  
qui, gourmands, grignotent un sucre de saison  
germant, lentement, en arbre de présence.

Peu à peu, sa sève, en promesse liquide,  
fait de l'énergie d'un divin lumineux,  
par une inconscience au corps libidineux  
les fleurs fécondées d'instant sinusoïdes.

Chacun veut le fruit ; mais, qui guide la sève ?  
Qui taille les rameaux, et qui l'arbre élève ?  
Mange-t-on le sucre, ou fait-on la bouture ?

Il en est certains qui, repus de chair pleine,  
savent, des anciens, faire un arbre des graines :  
ils ont le passé, le présent, le futur.

## VI

### Les éponges poétiques

Chercher en toute chose la beauté

Beauté qui est le signe du divin en l'homme  
et de l'homme en dieu

Beauté qui, au-delà du lustre superficiel, étalonne  
l'envie,  
l'en-vie, le moyeu de nos volontés –

Poète en toute chose, et dépassant l'humain  
dont les signes profonds s'embrument –  
les mots se dissolvent, eux faits  
de lettres, de concepts, de peinture,  
de sons, de bruits, d'harmonie,  
de dissonances, de dissolvances,  
de matières nuageuses ou de granit,

archéologie du sens maquillé,  
du presque-perdu  
qu'un rien peut ranimer – pour autant qu'on le cherche ;

Poète lubrique assemblant les éponges  
dont les idées suintent en jus épais et barbouillé ;

Poète sismique en tout être –  
tectonique des émotions passées ;

Poète ravivant des flammes surannées –  
les sédiments indispensables au cœur aimant ;

Poète visionnaire ! beauté de vérité  
dont l'esthétique guide un corps humain de flamme ;  
son avenir est fait de présents dépassés  
racinant l'incompris dans l'inconscient de masse  
où se joue le destin, loin des combats divins  
dont l'antique ferraille hante nos mots sans creux ;  
eux, les vases abritant les boues de nos ancêtres  
où les fleurs de demain puisent leur beauté.

\*\_\*

Où la vérité pend, abandonnée de tous,  
en idéaux étrons de dieux presque oubliés  
que la plèbe recouvre, et qui la rassasie –  
où la vérité pend, le poète saisit :

où la vérité pend, fertilisant l'humus  
des feuilles décaties des oublis antérieurs,  
ancêtres glorieux d'illustres destinées  
qui n'attendent qu'un chant pour éveiller celui  
qui, en tendant le bras, exhausse la matière,

où la vérité pend, aguichant en chacun  
 les empreintes fossilisés de la métempsychose,  
 là, le détour d'un mot peut soudain l'exprimer.

\*\_\*

Beauté  
 beauté volée  
 beauté subjective  
 beauté subjuguante  
 beauté objective  
 beauté objectivant la recherche du vrai

Beauté où le divin en l'homme se mesure  
 beauté, or de l'esprit  
 beauté hors du temps perdu  
 beauté éperdue  
 beauté déperdue

Lunettes défloutant un monde résiduel  
 qu'on cherche en tout endroit, en de multiples vies  
 de traques angoissées ou de manque inconnu  
 – or, là, coiffant nos yeux chaque précieux instant  
 accord »é par nos vies pour chercher l'harmonie,  
 elles extraient la beauté d'une matière floue  
 que notre esprit, habitué, masque d'envies.

\*\_\*

Où la vérité pend, en de multiples plis,  
le poète collecte un passé composé  
et révèle – en des mots comprenant leurs histoires  
où la beauté se fait de formants oubliés  
composant le train d'ondes et ses implications  
s'incarnant en pensée, en parlé, en écrit  
où trouver l'harmonie accordée du vivant –  
et révèle un futur spongieux et véritable.

## VII

### 1. Le soleil en offrande

Sous mes paupières closes aux points dansants  
s'agitent des formes élastiques ;

leur sens, peu pratique – suis-je non-voyant ? –  
me semble du sable sur le temps

J'apprends – si peu vite, et pourtant si fort ! –  
quand ces taches font sens à l'esprit ;  
les escaliers<sup>iv</sup> gravis d'autant de vies  
font les marches où mon âme prend corps.

\*\_\*

Mon œil reçoit la lumière intérieure,  
se plissant devant tant d'énergie ;

Quand j'éteins le monde, et que mon corps fond,  
j'entends mon occulte harmonie

Qu'on croie aux esprits : ils l'ont mérité !  
Quel ingrat, qui se croit seul au monde !  
L'humain n'est qu'un œil, et se croit le phare –  
le reflet du monde est inversé

## 2. Les futurs passés

J'ai, face à moi, cent possibilités  
– autant d'occasions corrompues,  
de vies que je n'aurai vécu – :  
autant de futurs que j'ai dépassé

Je scrute ces vies ou je suis un autre  
– ce moi n'est pas tout à fait moi  
– là, où j'ai fait différents choix  
bifurquent mes chemins de décisions.

Parfois ils restent collés, indistincts ;  
on n'en voit plus l'embranchement  
quand, dans un brusque éloignement,  
les choix s'effondrent en nombreux destins.

Je suis le départ, le chemin, la branche ;  
mon parcours archive mes choix  
mon parcours reflète mes voix –  
c'est mon propre horizon, qu'au loin je vois.

## VIII

### Les ondes effondrées

Je pose l'équation en terme poétique :

le temps est la matière où l'onde se construit ;  
il est une illusion de moments continus ;  
il est réalité de moments contigus  
où s'incarnent des vrais, s'effondrent des possibles.

Le petit chat est mort ; il est aussi vivant ;  
chacun, nous sommes tout, jusqu'à la décision ;  
chaque pétaseconde est sa réalité ;  
la mémoire est la trace où s'effondrent nos choix.

Acceptons le réel, qui nous semble suivi,  
mais laissons porte ouverte à l'extraordinaire ;  
l'évolution, petite ou grande, est de seuls sauts ;  
le chemin long est fait d'autant de pas discrets.



Notre cerveau est la machine aux deux visages ;  
sur ses deux faces, Jean qui pleure et Jean qui rit ;  
à nous d'en rééquilibrer les harmonies ;  
chaque bascule exhause son moment de peur.

Chez Jean qui pleure, on a l'effondrement de l'onde :  
ô intellect, arrête de trier le monde !  
On a la peur que l'autre choix eût été bon ...  
Le chat y meurt : c'est son état sans discussion.

Chez Jean qui rit, on sait que l'humour est la clé :  
et, l'intuition qui en découle est si légère !  
La vie, d'un trait léger de la plume de fer  
accorde au chat vivant son amour surconscient.

## Epilogue

Chaque point fort est un point de faiblesse –  
on s'endort sur un acquis de plomb

La gravité, tirant sans cesse au fond,  
impose un effort contre la graisse<sup>v</sup>

Les kystes du temps, figeant les pensées,  
ne se brûlent qu'en chemin d'éveil –

Alors, soit ! Que cette vie dans ce corps  
soit l'occasion pour moi d'avancer !

\*\_\*

Terre est la cour où les enfants se battent –  
sa matière exhausse nos envies

Nos pensées se font en actions fléchies  
– leurs conséquences sont nos leçons

Croire un but à ma vie qui ne soit mien ?  
Et, abdiquer mon côté divin ?

\*\_\*

J'ai une gangue, une cosse, une graine  
et surtout des envies infinies

Là, où me porte un regard haut placé  
– là : ce point qui sans cesse recule –,  
ce but lointain qui fait de moi l'Humain,  
s'éloignant, chaque somment franchi,

ligne infinie – l'horizon de mes choix  
s'élargit au faîte de mes pas

Ligne infinie, l'horizon de mes choix  
catalyse le divin en moi

## Notes de l'auteur

- i du même auteur, « *des passés composés* », livre troisième, chants septième à dixième ; théorie des cinq symbioses qui aboutissent à l'homme, en harmonie avec les cinq éléments du Tao (bois, feu, terre, métal, eau) et leur cycle de création et de contrôle.
- ii William Butler Yeats, *The Gyres* :  
« *The gyres! the gyres! Old Rocky Face, look forth;  
Things thought too long can be no longer thought,  
For beauty dies of beauty, worth of worth,  
And ancient lineaments are blotted out. (...)* ».
- iii Ezra Pound, *Je rassemble les membres d'Osiris*.
- iv T.S. Eliot, *Burnt Norton* :  
« *The detail of the pattern is movement,  
As in the figure of the ten stairs.  
Desire itself is movement  
Not in itself desirable;  
Love is itself unmoving,  
Only the cause and end of movement,  
Timeless, and undesiring  
Except in the aspect of time  
Caught in the form of limitation  
Between un-being and being.* »
- v René Char, *Les Apparitions Dédaignées* :  
« *Les civilisations sont des graisses. L'Histoire échoue, Dieu faute de Dieu n'enjambe plus nos murs soupçonneux (...)* ».